

**Fernanda García Lao**

# **LA PEAU DURE**

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Isabelle Gugnion

La dernière goutte

## *Petits animaux de compagnie en furie*

Ma vie me fait peur. Plus personne ne me téléphone depuis des jours. Je me suis disputée avec toutes mes amies, pas une n'y a échappé. La dernière en date est Analía. Je les ai chassées comme on déblaie son jardin. Des feuilles sèches sur un râteau.

Par-dessus le marché, je n'ai pas pu répéter. Un des acteurs de ma pièce a essayé de se suicider. J'ai passé le week-end chez lui, aux petits soins, dissimulant mes envies de prendre mes jambes à mon cou, sans m'arrêter, jusqu'en enfer. Avant que sa famille n'arrive, j'ai dû passer une éponge sur sa peau pour retirer la peinture bleue qui lui bouchait les pores. C'était une tentative de suicide particulièrement trouble. Je l'ai découvert allongé dans le salon de son studio, couvert d'une croûte de peinture sèche. On aurait dit un schtroumpf tragique, décharné. C'était à se demander si, en le voyant, il fallait pleurer ou lui coller une trempe. Il n'avait pas pris assez de cachets et il s'en est tiré, mais avec des séquelles. Il ne se souvient plus de rien. J'ai dû le retirer de la pièce. Un acteur sans mémoire est un couteau sans tranchant.

Le soir, en rentrant chez moi, j'ai trouvé Damián dans mon lit avec une petite vipère adolescente. Le living était sens dessus dessous. Une pile d'assiettes et un groupe de

cafards blonds se livraient à une orgie sur la planche de travail de la cuisine. Tout le monde était content, sauf moi.

Furieuse, je suis allée dans ma chambre et j'ai délogé le couple du nid en hurlant toutes sortes d'injures. Des mots terribles qui m'emplissaient la bouche. Des adjectifs pointus qui se décochaient tout seuls, comme des dards inconscients.

Ils n'ont même pas cherché à riposter. Ils se sont habillés en silence et ont fermé la porte. Ce silence obstiné m'était plus douloureux que n'importe quelle riposte. Alors j'ai fondu en larmes. Je n'avais pas pleuré ainsi depuis des siècles. Mon désespoir était sans limites. J'ai pleuré pour moi, pour eux et pour le chapelet de malheurs qui me poursuit comme une traînée de poudre.

Deux heures plus tard, je suis allée aux toilettes. Quand je me suis regardée dans la glace, je ne me suis pas reconnue. J'ai pris conscience que pleurer, ce n'est pas l'idéal. Les yeux enflent à la manière de délires obstinés.

J'ai ouvert la bouteille de gin et me suis employée un moment à avaler de petites lampées afin d'exalter mon sens dramatique de l'existence. La bestialité qu'il faut masquer en société se débride dans la cage minuscule de mon foyer.

À la dixième gorgée de gin, j'ai ouvert la porte. Ma dernière amie se tenait sur le seuil. Il était minuit. Elle portait dans ses bras Oliver, un pékinois gâté et cerné, à l'image de tous les spécimens de son espèce. Un malheureux souffrant de problèmes psychologiques qui

jouait son rôle de petit chien gommeux, mais cachait au fond de lui un serpent à plumes. Anubis, mon chat, l'a griffé à la première occasion avant de disparaître dans une direction incertaine.

Analía est venue me raconter sa dernière liaison géométrique : elle a trompé son mari avec un fonctionnaire aux cheveux clairsemés parce que son mari la trompait avec la femme du fonctionnaire. Je l'ai regardée sans parvenir à situer sa bouche avec exactitude.

Je lui ai proposé de s'asseoir et me suis enfouie dans les coussins en tentant de lancer une conversation. Quand elle s'est levée pour aller dans la cuisine, j'ai projeté un vomi suggestif sur son misérable animal de compagnie, le prenant pour une cruche de même couleur dont je me sers à cette fin. Oliver a gémi et sa maîtresse a volé à son secours comme un pompier pour découvrir la pauvre bête nappée d'un liquide épais. Elle a poussé un cri épouvanté et je n'ai pas pu m'empêcher de rire sans raison, simplement parce que j'en avais envie et qu'à cet instant précis, la vie n'avait ni queue ni tête.

Le chien m'a aboyé dessus du haut de toute sa fureur naine et il me semble qu'Analía m'a insultée, mais je ne me rappelle plus trop car je me suis endormie. Aussitôt après, nous marchions ensemble dans une rue onirique et trouvions un théâtre avec une immense marquise annonçant : Aujourd'hui, CHAT ENRAGÉ. Nous achetions des billets et nous installions au premier rang. Analía quittait tout à coup son fauteuil et s'approchait du seul acteur qui était sur scène. Un félin habillé en personne. Un assistant courait la prévenir, mais elle voulait le

toucher sans tenir compte de l'avertissement ni des conventions sociales. Le chat devenait blanc et dément. Au moment où il semblait sur le point de lui sauter au visage, alors que la joue d'Analía était promise au coup de griffes, le minou adoptait une attitude radicalement différente et prenait des airs gentils. Il faisait mieux encore et renonçait à son apparence pour se changer en un demi-enfant. Un enfant poilu et caressant ayant besoin d'affection.

En me réveillant, j'ai compris la leçon. Le manque de confiance déclenche la rage d'autrui. Ou : il ne faut pas faire confiance aux chats. Ou encore : sur scène, la rage ne marche qu'avec du recul.

Vu de près, tout criminel est un enfant.

*Chercher dans les diagonales. Prendre la tangente.  
Il y a des squelettes magnifiques dans les coins.*